

(...) Le chaos est une théorie de l'univers certes bien trop complexe pour que je puisse juger de son bien-fondé, mais l'effet-papillon qui en est l'une des expressions, m'autorise à penser que si je tape du pied à un point précis du globe, il peut en résulter un tremblement de terre trois mois plus tard à des milliers de kilomètres. Une pensée qui, somme toute, fortifie. Je ne puis hélas en démontrer le principe, hermétique comme je suis à l'esprit scientifique, mais quand, et bien avant les physiciens, dans son roman *Le Bois de la nuit*, Djuna Barnes écrivait que « certaines gens s'élancent dans n'importe quelle eau, et six verres plus tard quelqu'un attrape la typhoïde pour avoir bu leur misère » – ce que j'ai pu là, trop souvent, vérifier –, elle anticipait la thèse de l'effet-papillon. Pour le théâtre, c'est fait, le battement d'ailes a eu lieu, le lépidoptère a pour nom : déconcentration. La catastrophe est en route, et on ne pourra pas plus l'arrêter que le fameux ouragan Ninô dont les effets dévastent la planète depuis plus de deux ans. Et si, non sans quelque duplicité, certains parmi nous (metteurs en scène, directeurs d'institutions) ont laissé faire, c'est qu'ils devaient être prêts à boire n'importe quelle eau pour éteindre leur soif, quand bien même la génération suivante attraperait la typhoïde.

Lorsque je doute, par fatigue ou désœuvrement, de la nécessité de l'écriture et du théâtre en général, je pense à ce citoyen britannique, ô pauvre Yorick, qui a fait don de son crâne à la Royal Shakespeare Company, pour les besoins de la célèbre scène du cimetière dans *Hamlet*. Oui, c'est ce crâne, rangé depuis, je suppose soigneusement, dans le magasin des accessoires, qui me sert de fortifiant.

Puisque roi, sur un passeport, je me suis autoproclamé, il me faut un territoire. Mais lequel ? L'ombre du clocher du village, m'avait-on appris dans l'enfance. L'ombre était mienne, je devais m'en tenir à elle. Cela m'alla, un temps, puis, après en avoir mesuré les limites, je trouvais ce royaume trop étroit. Le hasard, les amis ont, par la suite, conduit mes pas, çà et là, de plateau en plateau, lesquels étaient plus ou moins à mon échelle. On me conseilla même, et c'était, me disait-on, une preuve de maturité artistique, de partir à la conquête du monde. Docile, j'ai tenté l'aventure, de Milan à Bucarest, de Rome à Berlin, et j'ai ainsi constaté que ce

n'était pas le vaste, mais le beau monde que je faisais mien, royaume que je trouvais vite plus étroit encore que l'ombre du clocher. Si le beau monde ne te va pas, trône sur ta région, me souffla-t-on alors en haut lieu, sois francilien comme d'autres sont bourguignons ou savoyards, construis ton château fort, tu ne seras pas roi, certes, du moins tu seras duc, et mieux vaut être duc de l'Aquitaine que roi sans terre. Mais, avec le temps, j'ai appris que sans terre je ne le suis pas, j'ai pour territoire ma langue, et, à califourchon sur le verbe, j'erre en Grande Garabagne avec Henri Michaux ou sillonne mon Oukestan natal. Ce sont là des pays qui ont ceci que les autres ont si peu : des frontières aussi perméables que précises, et des lois aussi joyeuses à transgresser qu'à respecter.

« *La vie est peu de chose, mais nous n'avons qu'elle !* »

Savait-elle, ce matin, la caissière de Ed l'épicier, qu'elle citait Sigmund Freud ?

Enfant, le vert est vert et cela lui suffit, deux et deux toujours font quatre, et le ciel est d'un bleu qui ne se dément pas. Mais un jour vient où le voile se déchire, et derrière le bleu du ciel, c'est le vide. Face au dieu-néant, c'est le cri. Alors on s'invente des fictions, et ce sont de plus ou moins beaux mensonges, bref, on s'organise, chacun comme il peut. L'écriture est ce qui me permet de tenir debout et de faire face. Chaque pièce devient ainsi une aventure ludique où je pars explorer mon palais des glaces, un labyrinthe intérieur aux miroirs plus ou moins déformants, certains drôles, d'autres cauchemardesques, mais il arrive toujours un temps, quel que soit l'itinéraire, où je me retrouve en cet endroit de vérité du palais où les glaces ne renvoient aucune image, et le jeu cesse, et il me faut renvoyer l'enfant à la mort, une nouvelle fois, et alors tout s'éclaire et je peux écrire le mot *fin*. Jusqu'au prochain voyage. Peut-être ce point de non-retour, le plus intime de moi, est-il aussi le plus universel qui soit. Et c'est alors, peut-être, que l'esquimo de la salle peut comprendre le bantou du plateau.

En réponse à ma demande de réservation pour un train à grande vitesse, l'agent de service m'attribua un numéro de code pour mon dossier qui comportait la lettre N. « *N comme Nike* », a-t-il ajouté.

Répondre à un revers sérieux, dans la vie comme au tennis, exige sang-froid et volonté, mais si l'on veut continuer la partie il n'est pas d'autre choix. Aussi, quand sa pièce *Juste la fin du monde* se voit refusée, alors qu'elle était la plus intime qu'il ait jamais écrite, l'auteur en sursis qu'est Jean-Luc Lagarce la range comme il se doit dans un tiroir, cesse d'écrire un temps, puis remet ça, et imagine plus tard un autre jeune homme, revenant dans sa famille, mais pour y mourir cette fois, et dans sa chambre d'enfant, et cette fois sans dire un mot. Puisqu'on n'a pas voulu entendre son premier cri, l'auteur décrète que désormais le jeune homme se taira. Il écrit ainsi *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, petit chef-d'œuvre de musicalité théâtrale que Robert Cantarella mettra en espace à Théâtre Ouvert, sera traduit dans de nombreuses langues, et fera l'objet de multiples mises en scène.

Relisant les *Rencontres avec Bram van Velde*, de Charles Juliet, et me confrontant à quelques-unes des petites flèches bien affûtées, trop parfois, du peintre : « *C'est parce qu'il est sans défense que l'artiste a une telle force.* » « *L'artiste n'a pas de rôle. Il est absent. S'il joue un rôle, il n'est plus dans l'aventure.* » « *L'artiste qui joue son être est de nulle part. Et il n'a pas de frère* », je constate que le mot artiste, en 1978, date de la publication, ne fait encore l'objet d'aucun opprobre. Au même titre que l'ajusteur est un ouvrier, le maréchal-ferrant un artisan, l'acteur ou le sculpteur peut se définir comme artiste, et personne n'y voit là le signe d'un orgueil incommensurable. Aujourd'hui, cela visiblement irrite, agace (comment peut-on, non mais des fois, quelle arrogance, etc.), « *les artistes nous gonflent* », a-t-on même écrit dans un hebdomadaire de gauche. Encore un peu, et le mot serait décrété obscène.

L'impossibilité qui est souvent, sinon toujours, la nôtre, de parler. *Entre nous*, je veux dire. Entre nous, metteurs en scène. De nous parler vraiment. Surtout groupés. Ce sont les stratégies qui parlent, pas les êtres, le *je* qui débat est un faux, le vrai est sur ses gardes, aux arrêts. C'est dire notre fragilité. La peur de notre liberté. Il faudrait, pour la vaincre, et ce serait un grand pas, poser le crâne du pauvre Yorick sur la table. Face aux peurs et aux stratégies, mettre la mort au travail. Tel le soc d'une charrue.

La déconcentration des crédits du théâtre, et donc des pouvoirs, est un ouragan pervers qui prend aujourd'hui l'allure d'un vent aquilin : un simple retard administratif de paiement (mais l'an prochain on y veillera), une légère suggestion quant à l'accueil d'une troupe du coin (mais rien bien sûr qui n'ait valeur d'obligation, votre choix sera le nôtre), un tout-tout-petit contentieux entre le directeur d'une Drac et le maire d'une ville ou le président d'un département (mais évidemment rien de grave, on va vous arranger ça), bref, l'allure anodine des petits compromis de la vie. Mais le vent souffle déjà parfois tel un blizzard, et le retard de paiement devient versement conditionnel, la suggestion recommandation, et le tout-tout-petit contentieux, conflit ouvert. Dès lors la porte est ouverte à la caporalisation du théâtre, aux petits chefs régionaux et aux grands démagogues. La municipalisation suivra... et l'ouragan de s'engouffrer.

À une femme qui pensait bien faire en donnant un quart de son sandwich à un sans-logis qui, dans le métro, lui disait la violence de son quotidien, il fut répondu par ce dernier : *je ne suis pas un pigeon*. Une répartie très boussolée, celle-là. Et qui glaça tout le wagon. Avait-il lu Blanchot, savait-il que l'art de donner est parfois une insulte au malheur, je n'en saurai jamais rien, mais pigeon ou pas, tous nous comprenions que l'enjeu n'était pas celui de la bouchée de pain. Car, si non seulement le pigeon ne l'est plus, mais s'il exige de plus ce à quoi tout homme a droit, à savoir gîte et couvert, il devient, le pigeon, une grenade sur deux pieds qui ne demande qu'à être dégoupillée. Mais par qui, tout est là ?

Si le soir, et cela m'arrive, j'arpente mentalement ma chambre d'enfant, si donc je rejoins la ferme isolée et son petit lit bleu, alors j'entends un bruit au rythme lancinant : celui de la sœur cadette qui se berce dans le lit d'à côté. Un balancement qui peut durer des heures et résulte d'une tumeur à l'œil, laquelle s'approche du cerveau. Elle sera soignée, et guérie, mais le balancement, elle le gardera jusqu'à l'adolescence, tout en dormant. Et moi toujours dans le lit d'à côté, et par peur de la maladie, je ne

trouverais le sommeil que lorsqu'il cesserait. Avec le temps j'ai appris à composer avec mes insomnies, mais aujourd'hui je peux dire, comme Bergman, que tout ce que j'ai pu écrire ou mettre en scène trouve sa source dans ce balancement-là.

Si l'on s'en tient à la couverture de sa dernière plaquette de saison, il ressort que la Comédie de Saint-Étienne a choisi l'avenir. Donc l'Europe. Qu'y voit-on : une ribambelle de petits enfants, et ils ont moins de cinq ans, et tous ils portent le même maillot bleu à étoiles or. De ce choix iconographique, on doit observer : 1. que l'Europe du théâtre est ici limitée à celle des quinze pays les plus riches. 2. que toutes ces petites têtes sont blondes, et que les visages de ces bébés-cadum qui nous fixent semblent nous dire « *Abonnez-vous.* »

De Jacques Attali : « *Si la réversibilité et la précarité deviennent la règle, il faudra le faire oublier pour que l'ordre social soit maintenu. La distraction sous toutes ses formes – jeux, loisirs, fêtes, sports, religions, sectes, cinémas, voyages dans le temps et dans les drogues – deviendra absolument vitale pour maintenir l'ordre social.* »

*Les aveugles, où ils habitent ?* Il me semble, avec le temps, que c'est à cette question posée par un enfant à sa mère dans le métro que je me confronte quand j'écris, et plus j'écris plus je vois s'éloigner la réponse.

(...)